



**HAL**  
open science

## Histoire des mots et sentiment de la langue

Gilles Siouffi

► **To cite this version:**

Gilles Siouffi. Histoire des mots et sentiment de la langue. Giovanni Dotoli. Alain Rey. De l'artisanat du dictionnaire à une science du mot, Schena Editore / Hermann Editeurs, 2010. hal-03125872

**HAL Id: hal-03125872**

**<https://hal.science/hal-03125872>**

Submitted on 29 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Histoire des mots et sentiment de la langue », in *Alain Rey. De l'artisanat du dictionnaire à une science du mot*, sous la direction de Giovanni Dotoli, Schena Editore / Hermann Editeurs, 2010, p. 131-141.

## *Histoire des mots et sentiment de la langue*

Gilles Siouffi, Université Paul Valéry / Montpellier 3

Entrer, par le processus réflexif ou de la connaissance, dans le mouvement qu'on pourrait appeler l' « introspection » de sa propre langue a quelque chose d'à la fois fascinant – par la découverte que le vecteur même qui a servi à notre construction mentale, psychologique, non seulement ne nous appartient pas, mais a une histoire, une structure, un détail de caractéristiques qui peuvent être décrits quasiment de manière extérieure –, et d'inquiétant, par le sentiment qu'on éprouve que cette totalité, ainsi découverte, compte plus que nous-même, mérite donc plus d'amour, et par là nous lie à elle de façon indissoluble. Entre les deux, l'équilibre est difficile à tenir. L'histoire des discours sur les langues est pleine de sacrifices à l'illusion d'une plénitude qui nous dépasserait, digne d'idolâtrie si elle est conquise par le savoir, le raisonnement, la spéculation.

Je suis loin, personnellement, de connaître tout le travail d'Alain Rey, même dans le domaine de l'histoire de la langue, et même dans celui, qui m'est le plus proche, de ce qui touche au XVIIIe siècle. J'ai eu la chance de travailler avec lui ainsi que Frédéric Duval pour cette entreprise des *Mille ans de langue française*, et d'entrer par là dans la fabrique d'un livre inspiré par un regard, une attitude, une manière de voir l'histoire des mots et de la langue, ainsi que par la considération d'un public, d'une attente, toutes choses qui manquent souvent singulièrement à nos productions universitaires.

De cette expérience, de mes lectures, de nos échanges, j'ai tiré des enseignements et des inspirations sur un sujet qui me semble constituer l'une des originalités de la démarche d'Alain Rey : l'interférence entre l'histoire « objective » des langues – ou des usages – et celle des consciences, sentiments, ou représentations qui leur sont attachés.

Partant du lexique, cette « irrégularité fondamentale du langage », comme il aime à le rappeler en citant Bloomfield, Alain Rey a été conduit vers l'histoire et donc à emprunter à nouveau le chemin que la tradition a balisé et peut-être étroitement borné en le nommant d' « étymologie ». Toutefois, ce chemin, qui est un chemin scientifique, avec sa recherche de vérité par des méthodes et dans des faits, Alain Rey l'a aussi compris comme un chemin culturel, historiquement, en tant qu'il est une méthode d'archéologie de la fabrique des notions, mais aussi en tant que l'histoire des mots peut être une force vivante dans l'usage que nous en faisons à tout moment. C'est ainsi que, loin d'une compréhension de l'étymologie comme recherche d'une « vérité » historique univoque des mots, il s'est dirigé, à contre-courant de certains enseignements dominants, vers une redéfinition de ce territoire de la « vie des mots » déjà exploré par Gougenheim, et parfois injustement jugé impressionniste ou peu scientifique. Il a montré que l'étymologie, plus largement l'histoire des mots, est souvent un présent de la langue, au travers de la plus ou moins grande conscience qu'en ont les locuteurs.

Ce faisant, Alain Rey a abordé me semble-t-il des terrains inconnus en histoire de la langue : celui du ressenti des mots, de leur perception, et celui de l'impact social des mots.

Du *Dictionnaire historique de la langue française* au *Dictionnaire culturel*, c'est un champ considérable qui s'est ouvert : celui des mots « jalonnés », pour ainsi dire, jalonnés par ceux qui s'en sont emparés, mais aussi jalonnés par leurs propres impacts. Sans vouloir en revenir aux fictions dangereuses qui cherchent à prendre la langue pour sujet, on peut lire me

semble-t-il dans l'ambition qui a été celle du *Dictionnaire culturel* la volonté de retrouver par les mots un certain point de vue sur l'histoire qui ne peut s'obtenir que si l'on part de la langue pour en revenir à la langue. Ainsi apparaît une unité culturelle, « au sens langagier et non pas national », comme le précise la préface du *Dictionnaire historique de la langue française*. Cette unité passe nécessairement par le rapport de la langue au monde – sujet non abordé ici –, mais aussi par la cumulation des volontés de dire, de manipuler, de modifier le réel en le nommant, qui ont construit ce qu'Alain Rey nomme parfois « la parole française ». La langue « patrimoine émotionnel et spirituel », dit encore la préface du *Dictionnaire historique*. Direction bien différente de celle dans laquelle une certaine génération – la mienne – a grandi, nourrie de la rupture heuristique de continuité entre diachronie et synchronie. Toujours le *Dictionnaire historique* : « l'ouverture du langage sur la culture, les idées et les sentiments collectifs conduit à voir dans les signes du langage des outils pour s'exprimer et pour communiquer, pour révéler la vérité et pour mentir, pour séduire et pour insulter, pour convaincre et pour égarer ». Phrase valable « synchroniquement », dans une perspective communicationnelle, mais qui prend un autre sens si on considère ces outils comme lestés par tous les sentiments, précisément, qui leur ont donné leur énergie particulière.

« Quelle surabondance de philosophie inconsciente dans les replis du langage ! L'avenir cherchera le rajeunissement de la métaphysique dans la métalinguistique, qui est une véritable métalogue ». Cette citation de Miguel de Unamuno, qui figure dans l'article « Langage et Langues » du *Dictionnaire culturel*, semble bien convenir – elle évoque aussi Bacon et Wittgenstein, et la tradition anglo-saxonne de la thérapie du langage – à ce qu'on peut comprendre de la démarche d'Alain Rey. Avec des moyens bien différents – la convocation de connaissances rassemblées de manière nouvelle – son travail démontre à quel point l'histoire des mots peut se transformer en une philosophie du langage – une « auto-philosophie » du langage, si l'on peut dire.

« Langage et langues » : il est significatif qu'Alain Rey ait choisi de ne consacrer qu'un article unique, dans le *Dictionnaire culturel*, à ces deux notions que toute la réflexion linguistique récente, au moins française, a cherché à séparer.

Utilisant la réactivation étymologique, outil qui donne l'histoire de la langue à la réflexion, il montre qu'il est possible, en redonnant au suffixe *-age* le sens collectif qu'il a par exemple dans *feuillage*, de faire du langage la *réunion des langues*. Ainsi, des langues au langage, il y a nécessairement une continuité anthropologique. Et Alain Rey rappelle souvent cette évidence parfois oubliée que, si l'on excepte un certain plan d'ordre théorique et abstrait, conceptuel ou cognitif, le « langage » n'existe pas, chez l'homme : seules y existent les langues. Ce qui conduit la « philosophie du langage » à passer nécessairement par une philosophie de la condition langagière à travers une langue particulière. A ce titre, la valeur d'expérience de tout discours doit être prise en compte comme un élément décisif de l'histoire de ce qu'on nomme « la langue », vaste sédiment de discours.

C'est pourquoi on peut oser avancer, non sans quelque risque bien sûr, qu'il y a dans cette oeuvre une direction vers ce qu'on pourrait appeler une « philosophie de la langue », non pas, au sens de l'idéalisme allemand, mais à celui d'une recherche sur le fonctionnement du langage, notamment au plan social et au plan communicationnel, dans l'expérience qu'en véhicule une langue. Dans la préface du *Dictionnaire culturel*, Alain Rey rappelle le rôle qu'a joué pour lui la démarche de Paul Ricoeur, qui « partait de l'analyse sémantique d'une langue naturelle, le français, pour réorganiser les concepts, utiliser les ressources du langage et les déployer ». On remarque d'ailleurs chez lui l'utilisation fréquente du mot *langage* pour désigner des particularités afférentes à un usage de *langue* : emploi classique en français, mais « intéressamment » décalé aujourd'hui. Autre mot récurrent : celui d'*énergie*, qui porte sa trace humboldtienne. Les mots sont des « multiplicateurs d'énergie » (*Dictionnaire historique*) ; « vie cachée » de la langue, souffle, esprit – non pas génie –, pour le *Dictionnaire*

*culturel*, qui débouche sur un dynamisme, une « énergie vitale » à partager avec toutes les langues.

Au-delà des langues, donc, et atteignable seulement par un certain travail, il y a une « outre-langue », pour reprendre le démarquage de Chateaubriand qu'Alain Rey s'est plu à pratiquer dans la préface du *Dictionnaire culturel* – pour évoquer le dépassement des frontières entre langues, mais qu'on peut sans doute aussi adapter à l'espace culturel et mental d'une seule langue. Langage, philosophie, et sentiment se rejoignent alors.

Pour en revenir à l'histoire, une des leçons qui se dégagent de cette oeuvre est celle du nécessaire dépassement de la distinction histoire interne / histoire externe qu'on nous a enseignée – en s'appuyant sur un Saussure incomplètement lu – comme fondatrice de la discipline linguistique, le plus souvent pour reléguer l'histoire externe aux limites du champ.

Un exemple entre mille dira la difficulté, dès lors qu'on se lance dans une investigation minutieuse, complète, et surtout honnête, de l'histoire des mots, de faire ce départ. Citons Alain Rey à propos de ce suffixe *-age* dont on parlait à propos de *langage* : « ces procédés de formation dits « internes » ne le sont pas toujours, puisque les unités nouvelles, notamment quand le suffixe est commun à l'anglais et au français (*-age*) sont souvent des emprunts » (*Mille ans de langue française*, p. 1216). L'interférence est alors impossible à démêler, et c'est bien là qu'il nous faut faire appel aux dynamiques collectives d'un côté, et au sentiment de la langue qui est celui des locuteurs de l'autre.

Saussure incomplètement lu, car si on relit les différents textes publiés dans les *Ecrits* en 2002, conférences de Genève en 1891, notes préparatoires au Cours, etc., on y trouve des formules saisissantes, qui invitent à une lecture foncièrement différente de cette distinction. Nous n'en extrairons qu'une seule : « La conquête de ces dernières années est d'avoir enfin placé [...] tout ce qui est le langage et la langue à son vrai foyer exclusivement dans le sujet parlant soit comme être humain soit comme être social ». Saussure, 1891 (*Ecrits*, p. 130). Collectivité sociale à propos de laquelle il considère qu'elle et ses lois sont « un de ses éléments internes [au système de signes] et non externes » (*Ibid.*, p. 290). Qui croirait que cette dernière phrase est de Saussure ?

En France, la direction de l'histoire externe, après le monument de Ferdinand Brunot, et les travaux d'Antoine Meillet, qu'on redécouvre aujourd'hui, notamment sur le changement linguistique, est restée curieusement peu active, concernant le français moderne surtout, à l'exception, entre autres, de l'oeuvre de Marcel Cohen, que les échanges avec Alain Rey m'ont aidé à mieux connaître, de Renée Balibar et de quelques autres. S'il y a peut-être un renouveau aujourd'hui, on est obligé de reconnaître qu'il vient essentiellement des travaux de sociolinguistique historique conduits en Grande-Bretagne (Posner, Milroy, Lodge), en Allemagne, en Suisse, au Canada. Cette sociolinguistique historique met très légitimement l'accent sur les facteurs politiques, démographiques, sociaux, sur la hiérarchisation des usages, les processus de sélection des normes, les contacts entre variantes, les koïnésisations, etc.

Il me semble – et c'est là peut-être qu'une certaine spécificité du regard « français » d'Alain Rey nous apporte beaucoup – que le « sujet parlant comme être humain » évoqué par Saussure y est parfois peu présent.

Et c'est ici que nous devons en venir au « sentiment de la langue », paramètre à la fois interne et externe, non seulement de l'histoire de la langue, mais aussi de sa description. Que peut-on appeler « sentiment de la langue » ? Sans doute deux choses différentes, et qu'il faudrait distinguer, encore que les phénomènes dont on parle soient contigus, et qu'il y ait entre eux une évidente porosité. On pourrait commencer par décrire le simple degré de conscience qu'ont les usagers de l'existence même de certains phénomènes linguistiques – d'ordre phonétique, lexical, syntaxique, etc. Cette conscience est théoriquement mesurable, et on pourrait l'appeler « sentiment linguistique », ou « sensibilité linguistique ». Elle joue un

rôle évident, non seulement dans l'apprentissage d'une langue étrangère, bien sûr, mais aussi dans les usages de la langue maternelle. Alain Rey a souvent relevé que, dans la construction sémantique, les paramètres morphologiques, par exemple, pour ne plus exister dans le sentiment linguistique des locuteurs à un moment donné, voient leur rôle s'effacer : il vient un moment où une fourchette n'est plus une petite fourche. Ainsi, on peut sans doute postuler que certains phénomènes linguistiques ne commencent à devenir opératoires qu'à partir du moment où certains autres sortent de cette dimension spéciale, propre au sujet parlant, partageable, qu'on pourrait appeler « sentiment linguistique », faite de démotivation et remotivation permanente des formes, des sens, et des constructions.

On pourrait aussi probablement décrire une autre configuration mentale de la présence de la langue chez le locuteur qu'on pourrait appeler, avec Alain Rey, le « vécu de la langue », le ressenti. Ce vécu est alors infiniment plus labile, plus difficile à cerner – évidemment non mesurable. Il est composé d'attitudes, de représentations, de conscience, d'inconscient, de vraie et fausse rationalité, de sentiment. Personnellement, c'est ce que j'appellerais le « sentiment de la langue ».

Que le sentiment linguistique et le sentiment de la langue jouent un rôle majeur dans le changement linguistique est une évidence. En datant les sens, on date des moments où une manière de comprendre un mot, par glissement, souvent par faux sens, s'impose auprès de suffisamment de locuteurs pour qu'on puisse en faire un « fait de langue ». De même en grammaire, Comme le signalait Bernard Combettes, il y a un moment, datable, où, pour prendre un exemple où lexique et grammaire sont concernés, la phrase « vous couperez ces arbres dans la mesure où vous avez le temps » n'a plus impliqué « si vous n'avez pas le temps, vous ne le ferez pas », mais : « vous le ferez, puisque vous avez le temps ». Facteur interne, si l'on veut, mais dont la source est essentiellement à trouver dans le sujet parlant, avec toute la diversité des paramètres de son exposition aux discours.

Ceci conduit à accorder une place essentielle, dans le mouvement des langues, des usages, des pratiques, des discours au « ressenti », au « vécu » autant et plus qu'aux phénomènes observés. Commentant les évolutions linguistiques du français au XXe siècle dans les *Mille ans de langue française*, Alain Rey a significativement choisi de séparer « les évolutions ressenties » et les « évolutions observées ». Afin de construire une analyse critique des premières, certes, mais aussi de souligner la consistance et la cohérence du ressenti – facteur décisif en lui-même de l'évolution.

La place importante qu'Alain Rey accorde au « sentiment » est montrée par son usage fréquent et singulier du terme *parole*, associé à la désignation d'une langue, comme dans *la parole française*, syntagme pensé comme une traduction littéraliste de *francophonie*, mot si souvent dévoyé et sujet à controverses, et qu'Alain Rey juge potentiellement porteur d'un autre sens. *La parole française*, ainsi, serait l'incarnation de tout discours en français, sans qu'on s'attache à préciser les contours de ce qu'on entend par l'abstraction linguistique portée par l'expression *la langue française*, mais souvent employé car *langue* et *langage* ont été trop réglés par la tradition linguistique, pour qu'on puisse se hasarder à leur donner un sens vraiment neuf, ce qui est peut-être à déplorer. *Langage*, notamment, a probablement vu son sens se restreindre de façon trop stricte sous l'influence des théorisations modernes, au point que certains emplois usuels (*le langage d'une personne, le langage d'un groupe, le langage d'une oeuvre, surveiller son langage*), ne sont pas représentés dans la configuration terminologique dont on dispose en linguistique. La « parole française » est peut-être elle aussi une abstraction, mais elle s'appuie sur une praxis linguistique rebelle à toute essentialisation. Elle permet aussi probablement de tourner le dos définitivement à la notion fallacieuse d'« idiolecte » en reprenant, comme point d'appui, non pas « la langue », mais le discours, un « mode du dire », expérience où le sentiment – volonté, attitude, projection – est essentiel.

Pour ce qui est du devenir des langues, Alain Rey est aussi l'un des rares à rappeler, alors que nous vivons sur un modèle qu'on pourrait qualifier d'assez curieusement « post-naturaliste » des langues, que bon nombre de celles-ci doivent une part de leurs physionomies à des interventions volontaristes historiquement situées, politiquement explicables, culturellement porteuses de sens. Il y a certaines « sentiment de la langue », dans l'histoire, qui l'ont emporté, et qui jouent un tout autre rôle que le simple cumul des subjectivités.

On peut enfin relever l'importance du sentiment linguistique comme du sentiment de la langue dans toute description de ce qui, séparé de ces conditions de discours, devient par là même un objet de représentation, « la langue », entre guillemets. Ici, Alain Rey est sans doute l'un de ceux qui ont pu le mieux faire comprendre, particulièrement à un grand public qui en a une idée très différente, que les dictionnaires ne sont jamais des enregistrements objectifs et extensifs de « la langue », mais que bon nombre d'entre eux dans l'histoire, tout d'abord, ont été des productions subjectives, guidées par un objectif, un goût, une volonté très particulière. Ceux qu'on appelle les « remarqueurs », au XVII<sup>e</sup> siècle, au premier rang desquels Vaugelas, ont fait assaut à la fois de « sentiment linguistique » et de « sentiment de la langue », c'est-à-dire d'attitudes envers la langues tout entière, pour fournir la matière des premiers dictionnaires monolingues du français tels ceux de l'Académie (1694) ou de Richelet (1680).

Tout dictionnaire est nécessairement le reflet d'une part de qu'on décide de ce qu'il y a à dire à propos d'un mot, d'autre part de ce que l'on perçoit, de ce que l'on ressent, dans la manière de diviser les sens, par exemple. Chez Alain Rey, ce sentiment, qu'il soit sensibilité ou attitude, est une dimension qui s'assume, à la fois comme écho d'une collectivité qu'il a toujours eu à coeur d'essayer de refléter le plus fidèlement possible, et comme incarnation actuelle d'un être dans le langage particulier, d'un sentiment individuel toujours tendu par une écoute ou un dire potentiel.

Car, face aux abstractions auxquelles il a été confronté par son travail de linguiste, de lexicologue et de lexicographe, Alain Rey n'a jamais oublié qu'il y avait « le Verbe ». « Ne jamais confondre le langage avec le Verbe », disait Mallarmé repris par Alain Rey dans *L'Amour du français*. Si son histoire des mots et de la parole est toujours sous-tendue par la référence, non seulement aux usages « culturels », c'est-à-dire aux usages pensés, retravaillés, concertés, parfois affirmés depuis un lieu décalé, c'est qu'Alain Rey est très sensible à ce qu'il y a d'étymologiquement poétique dans le langage – toujours susceptible d'être refait. Cette « repoétique » potentielle à laquelle se confronte tout discours, Alain Rey l'a explorée non seulement à partir des grands monuments de la littérature, constamment présents chez lui, alors qu'ils disparaissent chez bien des linguistes, mais dans une attention précise à tous ceux qui, pédagogues, politiciens, journalistes, sont dans cette connaissance active de la langue qui est aussi une mise en question, ou une réinvention, « poétique ordinaire » qui, en légèrement plus visible et surtout plus orientée, est celle que tout usager porte en lui.

Je terminerai donc par un hommage à Alain Rey écrivain, écrivain dans un lieu difficile, celui du discours sur la langue, et particulièrement difficile en France, où, si l'on parle de langue, on est vite pris pour une icône du bien dire. Il est inspirant de voir que, parlant du français, il n'a jamais cessé d'*écrire vraiment* en français (ce qu'on pourrait opposer à *rédigier*), avec cette spécificité, due à son immense savoir, de pouvoir remotiver souvent les mots par leur étymologie, le caractère de leur emprunt, leur formation morphologique. Partout, dans son travail, se révèle une attention précautionneuse à chaque manière de dire, une évaluation en acte de la manière dont on peut parler de telle ou telle chose dans tel ou tel domaine. Assumant pleinement une position subjective, il n'a de cesse de se démodeler lui-même en écrivant, ne perdant jamais contact avec cette énergie, cette électricité, que seuls la phrase, ou le texte, donnent. Cette inspiration, aujourd'hui, nous est plus que jamais précieuse. Merci à lui.

### **Ouvrages cités :**

*Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 2 volumes, 1993.

*Dictionnaire culturel en langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 2 volumes, 2004.

Alain Rey, Frédéric Duval, Gilles Siouffi, *Mille ans de langue française*, Paris, Perrin, 2007.

Alain Rey, *L'Amour du français*, Paris, Denoël, 2007.

Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002.